Jean Marie Chabanne

Membre de l'Académie du Bassin d'Arcachon

Elle peignait ses volets en vert

Jean Marie Chabanne

Elle peignait ses volets en vert

© Jean Marie Chabanne, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4128-8

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Marie-Pierre,
Pour Jean-Luc,
mes enfants

Rencontre printanière

Une bonne année s'était écoulée depuis son entrée dans la vie professionnelle, lorsque Michel aperçut celle qui devait partager sa vie. Cette rencontre eut lieu de façon assez insolite, et c'est pour cela que, lorsqu'ils en reparlaient tous deux, ils évoquaient ce jour marquant par ces simples mots : « **Elle peignait ses volets en vert** ». En une belle journée de printemps, inappropriée à son maintien dans ce bureau où il lui aurait été difficile de mener à bien la tâche de rédaction d'un travail scientifique commandée par son entreprise et commencée depuis plusieurs semaines, Michel avait décidé de profiter de la quiétude qu'offrait la frêle rivière avant d'aller se jeter dans la Petite Mer. Il avait enfourché son vélo, avait pédalé pendant quelques kilomètres en appuyant mollement sur les pédales. Arrivé au niveau de la modeste plage d'herbe qu'il fréquentait lorsque le temps s'y prêtait, il se laissa choir au bord de l'eau qui coulait doucement au milieu des arbustes parés de leur feuillage en devenir ; quelques brindilles de bois, venues de nulle part, flottaient imperceptiblement, poussées par un vent léger. Il était venu préparer son ouvrage chez sa tante et marraine, installée dans cette région depuis son veuvage, il y a plusieurs années. Elle s'y trouvait bien et quittait rarement cette maison de campagne malgré sa solitude, entrecoupée des séjours annuels de son cher neveu et filleul. Elle avait déposé, dans la vieille besace précieusement conservée de son mari pêcheur, deux sandwiches confectionnés juste avant que Michel ne parte, l'un garni de jambon de Bayonne bien épais, et l'autre débordant de ce pâté de campagne que le charcutier du village rendait si agréable au goût, ainsi qu'une bouteille d'eau légèrement pétillante qu'il aimait avaler par petites gorgées. Elle avait joint une appétissante orange destinée à terminer ce repas champêtre qu'il dégusterait, allongé dans la verdure. Il avait pris soin, en arrivant, de recouvrir le sol d'une couverture polaire légère pour s'isoler du sol encore frais en cette fin de matinée. Sa position s'en trouvait tout à fait confortable, à demi couché, appuyé contre « son arbre », vers lequel il s'était dirigé sans hésitation à sa descente de vélo. Lorsque son esprit saturait après plusieurs heures de travail intensif, et, lorsque le temps s'y prêtait, il avait pris l'habitude de s'en aller avant midi, et de ne rentrer qu'à la tombée de la nuit, la fraîcheur revenue et le soleil déclinant ne lui permettant plus de lire le roman emporté. Il appréciait ces longues heures passées à contempler la nature, à entendre le bruissement de l'eau, à se plonger dans un livre aimé, qu'il préférait dévorer dans ce décor paisible, plutôt que le soir jusqu'à ce que le sommeil

s'impose à la lecture.

Sans perdre de temps, Michel ouvrit le texte commencé depuis peu et se lança dans une lecture passionnante et passionnée sans plus se préoccuper de l'environnement qu'il connaissait parfaitement depuis qu'il fréquentait ce lieu. Du moins le pensait-il ! Un bruit inhabituel l'incita à se retourner. Il n'avait jamais porté son regard sur la maisonnette grise plantée en bordure d'un champ de maïs dont les jeunes épis pointaient vers le ciel. Quelques arbustes en pleine expansion printanière la cachaient pour partie à sa vue. Il modifia la position de son corps pour mieux observer cette maisonnette qui n'avait pas été construite récemment, pour autant qu'on puisse en juger à son aspect vétuste, puis il leva lentement la tête, qu'il tenait penchée depuis plusieurs minutes sur son récit captivant. Il la vit alors, à quelques dizaines de mètres, qui s'escrimait à recouvrir de couleur verte les volets de bois. Sa tenue n'avait rien d'attirant. Elle était vêtue d'un pantalon qu'on appelle legging, mot d'origine anglaise qui franchement indisposait Michel, ne faisant qu'ajouter la laideur de la chose à celle de la prononciation, tant il ne mettait pas en valeur la beauté de la femme. Cette sorte d’informe jambière était surmontée d'une chemise de couleur indéterminable depuis le lieu où il se trouvait, et, dominant ce vêtement, il apercevait une espèce de chapeau à fleurs, aux bords évasés, d'où s'échappaient des mèches blondes. Avec des gestes réguliers, elle faisait aller le pinceau de haut en bas, puis de droite à gauche, pour ne pas laisser apparaitre les traces du premier passage. Michel la regarda avec amusement pendant quelques minutes. Elle semblait de bonne taille, ses chaussures, de vieilles sandales qui ne devaient lui servir qu'à ces travaux salissants et loin de toute vie sociale, se soulevaient pour lui permettre d’atteindre le haut du volet. Régulièrement, Elle se baissait pour tremper sa brosse dans un bac rectangulaire. Elle répétait ses mouvements sans précipitation, avec application. Alors qu'il allait reprendre sa lecture du roman dont les descriptions auraient pu correspondre en tous points au spectacle qui se déroulait à quelques mètres de lui, elle le vit qui la fixait, lui adressa un sourire poli. Michel le lui rendit, accompagné d'un hochement de tête perceptible, se leva pour aller La saluer, et s'excusa de l'avoir observée à son insu dans cette attitude de peintre minutieux. Ils furent pris tous deux d'un rire franc, et commencèrent à échanger des paroles simples mais bienvenues. Il put alors contempler son bel et éclatant visage ; des yeux qui paraissaient à la fois bleus et verdâtres, mais était-ce peut-être le reflet de sa peinture ? ses cheveux entouraient le visage avec souplesse et couvraient les oreilles. Quelques petites taches de rousseur égayaient ses joues. Le nez, fin et régulier, apportait une note

de noblesse, que les lèvres, bien dessinées, confirmaient. Le cou, gracile, surmontait un corps bien proportionné. Mais ce qui dominait, c'était la cordialité de ce sourire, sourire d'accueil et de sympathie qu'Elle devait délivrer à toute personne rencontrée. Elle lui demanda par quel hasard il se trouvait en cet endroit si peu fréquenté. Il montra son ouvrage de Mauriac dont il lui dit, en guise d'introduction, qu'il admirait sa clarté d'expression, contrastant avec l'atmosphère grise, rude, décrite de manière si parfaite qu'il était facile de reconnaître les objets, les maisons évoqués. La conversation s'engagea sur ce thème mais tourna vite court. Elle n'était pas attirée par cette littérature, trop ardue pour elle, dit-elle, davantage captivée par les romans policiers. Il comprit qu'il lui fallait changer de sujet, au risque de voir leur conversation s'enliser et, partant, de mettre fin trop rapidement à cette entrevue inopinée et bien agréable, en cette journée récréative qu'il s'était accordée. Tout de go, il lui demanda pourquoi elle peignait ces volets et, question complémentaire, pourquoi elle appliquait une couleur différente de celle qui était encore visible sur les contrevents non encore traités.

« Que je vous trouve curieux, Monsieur l'intrus, qui venez interrompre mon œuvre, reprit-elle d'une voix enjouée. Je vais cependant vous répondre, ce qui me fournira une bonne occasion pour m'accorder quelque repos. Mon bras commence à manifester une lassitude désagréable, moi qui n'ai pas coutume de m'adonner à ce genre de travaux. Puisque vous me posez une question précise, et que vous ne semblez pas prêt à quitter votre maître à lire pour prendre ma suite et terminer mon travail, je veux bien satisfaire votre indiscrétion. Mais auparavant, pourriez-vous me faire passer un verre d'eau, afin d'humidifier ma bouche, desséchée par ce beau soleil et les vapeurs que dégage cette peinture. Cela m'évitera de me laver les mains. »

Il se dirigea vers la table basse placée sous un arbre à quelques mètres de là et apporta le joli récipient orné d'une orange. Elle le but d'un trait, non sans avoir adressé à son serviteur les remerciements d'usage. Ils s'assirent sur le petit banc installé à côté de la porte d'entrée et elle commença à lui donner quelques détails. Elle avait décidé de changer la couleur des boiseries au début de ses vacances, attirée par ce vert qui lui rappelait la maison de son enfance.

« Que voulez-vous savoir de moi, sinon que j'occupe mes vacances pour redonner une apparence plus gaie, plus vivante à cette maison. C'est la propriété de mes grands-parents et je tiens à cette vieille demeure, qui m'a accueillie souvent pendant mon enfance. Ils sont morts tous deux et je n'ai pas voulu m'en séparer. Cet environnement bucolique m'attire et vous paraissez l'apprécier aussi,

vous qui venez perturber ma solitude active. Que puis-je vous dire encore pour assouvir votre besoin de tout savoir, vous l'adepte de romans sans concession. Je viens de prendre un poste de nouvelle enseignante dans un établissement d'une ville voisine, et me réfugie, dès que possible, dans cette maison de campagne isolée. Je suis bien décidée à occuper ce logis deux ou trois semaines par an, pour m'évader des contraintes de ma profession, que seuls les ignorants considèrent comme plutôt sereine et comportant plus de liberté que de difficultés. Peut-être est-ce aussi votre cas ? Et, si vous voulez que j'aille plus loin dans la confidence, je m'efforce depuis quelques temps d'agrémenter au mieux ce logis rustique, tellement je trouve ce lieu reposant et sympathique, pour ne pas dire paradisiaque, surtout en cette belle saison d'éveil de la nature. J'avais décidé de repeindre ces volets depuis l'été dernier, et je veux aller au bout de mon projet. Si vous avez l'occasion de revenir un jour dans ce joli coin de campagne, et si les volets verts restent clos, pensez à la pauvre maîtresse d'école qui s'est donné tant de mal pour un si piètre résultat ! Je dois maintenant reprendre mon travail pour le terminer avant la nuit, et, par là-même, vous permettre d'avancer dans votre passionnante lecture ».

Sa parole devient mélancolique, pensa Michel, et il ne sut lui rétorquer que de simples banalités, dépourvues du moindre humour, ce qui aurait pu lui arracher cet agréable sourire, même s'il eût été entaché de ce fond de tristesse que traduisait sa voix au fur et à mesure qu'elle énonçait ses phrases, empreinte d'une nostalgie non feinte. Il était cependant bien décidé à poursuivre cet entretien. Il commençait juste à la mieux connaître ; déjà son accent légèrement marqué par ses origines sudistes dévoilait quelques aspects supplémentaires de sa vie. Il lui proposa de lui donner un coup de main, mais elle refusa poliment et lui suggéra de reprendre vite sa place au bord de l'eau, pour, ajouta-t-elle plaisamment, ne pas perdre le fil du récit de Monsieur Mauriac auquel vous semblez fortement attaché ; je ne dis pas qu'un jour de détente complète, je ne prendrai pas en main l'une de ses œuvres passionnantes. Il comprit qu'il ne servirait à rien d'insister. Mieux valait laisser aller les choses, et compter sur une occasion imprévue, ou, se dit-il sans pouvoir l'évoquer à voix haute, provoquer une circonstance où ils pourraient se trouver de nouveau face à face. Mais comment faire, avec le peu de renseignements qu'elle avait bien voulu lui communiquer, pour provoquer une rencontre fortuite ? Le lieu, ni le moment ne se prêtaient à de telles spéculations. En homme de bonne éducation et de comportement social irréprochable, il n'insista pas et prit congé. Il approcha sa main de la sienne, largement recouverte de ce vert qu'elle appréciait et qui avait débordé du pinceau, la toucha comme il

put pour ne pas s'en mettre à son tour sur les doigts, et lui dit qu'il regrettait de L'avoir dérangée dans son travail difficile. Il ne trouva pas grand-chose à rajouter, si ce n'est qu'il espérait qu'elle lui pardonnerait cette intrusion non préméditée, qui lui avait apporté le plaisir d'avoir fait sa connaissance.

« J'espère que nous aurons l'opportunité de reprendre cette agréable conversation, pendant les quelques jours qui me restent à séjourner dans ce beau pays et terminer le travail auquel je me suis attelé, avant de retourner vers mon entreprise où je dois le présenter sans tarder ».

Il s'éloigna et regagna sa place auprès de l'onde apaisante, mais son esprit, lui, ne l'était pas du tout, qui aurait bien aimé savoir beaucoup d'autres choses sur cette femme sympathique et mystérieuse. Après tout, que lui avait-elle appris ? Elle débutait dans l'enseignement. Rien de plus qui soit susceptible de combler l'intérêt suscité par cette agréable conversation ; si ce n'est qu'elle souhaitait ne pas s'éloigner pour longtemps de cette maison si proche de son cœur. Elle ne lui avait posé aucune question. Sur l'instant, il ne l'avait pas remarqué. Pas même une expression commune de politesse souvent échangée et qui n'appelle aucune réponse tant elle est prononcée mécaniquement. Pourquoi ? Pour ne pas être importunée plus longtemps et terminer sa peinture comme elle en avait donné l'explication plausible ? Voulait-elle rester simplement sur la réserve et ne pas inciter cet inconnu, qu'elle avait paru trouvé charmant au demeurant puisque qu'elle ne l'avait manifestement pas rabroué, à s'incruster plus longtemps ? Ne lui avait-elle accordé qu'une attention polie, parce qu'elle l'avait pris pour un homme passionné par sa lecture, subitement distrait et surpris d'une présence inattendue ? Mais si cela avait été le cas, pourquoi se serait-il approché d'elle, et ne serait-il pas resté plongé dans cette atmosphère décrite par l'auteur et qui nécessitait une concentration assidue. Mieux valait ne pas s'enfoncer dans des hypothèses sans fondement et remettre à un autre moment, lorsque l'effet émotionnel se serait atténué, l'analyse de cette conversation inopinée et captivante, bien plus que les pages qu'il était en train de lire ! De retour près du lit de cette rivière qui ne paraissait plus aussi accueillant que lors de son arrivée quelques heures auparavant, il reprit son livre à l'endroit indiqué par le marque-page et dut faire un effort pour se replonger dans les méandres mentaux que l'auteur prêtait au personnage principal.

Il ne trouvait aucune position favorable au pied de cet arbre qui lui convenait parfaitement avant son interruption. Il allait d'un coude à l'autre, s'asseyait bien droit, puis s'allongeait. Il décida de changer de place, se rapprocha de l'eau qui ne présentait plus son charme habituel en cette saison printanière. Les bourgeons

et les premières feuilles vertes n'attiraient plus son attention, pas plus que le bruissement du cours d'eau lorsqu'il s'étalait autour de quelques rochers, ou les chants des oiseaux revenus tout là-haut dans les arbres. Des sauterelles sautaient dans l'herbe verte, des insectes se posaient sur son visage ce qui l'agaçait profondément. Décidément, la nature ne lui était plus favorable et gâchait ce roman auquel il ne trouvait plus le ravissement qu'il appréciait dans la volonté des personnages de parvenir à la fin qu'ils s'étaient fixés. Il ouvrit sa besace, en retira les sandwiches, commença à y porter les dents et fut surpris de n'en point retrouver le goût délicieux habituel. Sa tante avait-elle changé de fournisseur, avait-elle mis moins de soin dans sa préparation ? Il termina sans plaisir les morceaux de ce pain de campagne si savoureux en d'autres circonstances. Avala quelques gorgées d'eau, se saisit de l'orange dont l'écorce lui paraissait résistante, épaisse. Même ce fruit qu'il adorait était moins sucré, moins succulent que lors des absorptions précédentes. Décidément, tout s'alliait pour faire de cette journée a priori reposante et relaxante un moment beaucoup moins agréable qu'il l'avait escompté à son arrivée en ce lieu ; il avait brusquement perdu toute sa magie par la rencontre inopinée de cette jeune femme ! Michel se leva lentement, tourna une nouvelle et dernière fois, se dit-il sans trop de conviction, son regard vers la maison aux volets en passe de devenir tous verts, mais ne l'aperçut pas. Il faillit faire quelques pas vers cette couleur qu'il n'avait jamais trouvée aussi attirante, mais s'arrêta vite, de peur de l'indisposer. Elle devait peindre l'autre façade, orientée de telle façon qu'elle lui restait invisible. Son cœur battait avec force et rapidité. Bon, il était inutile de transgresser son au revoir et de devenir vraiment importun, perdant toute possibilité de la revoir sereinement, si les circonstances lui étaient à nouveau propices. Il reprit son vélo, rangea cabas et livre sur son porte bagage, le conduisit lentement vers le chemin carrossable, enjamba le cadre, et s'assit sur la selle. Il ne prit aucune précaution silencieuse pendant toutes ces manipulations qu'il retarda le plus possible, proféra même un gentil juron lorsque son vélo faillit tomber, pour attirer l'attention de sa voisine, qui, ou n'entendit rien, ou l'ignora volontairement. Il préféra ne pas savoir et, la mort dans l'âme, s'employa à appuyer sur les pédales, de plus en plus fort, pour que l'effort physique l'empêche de trop penser à cet éloignement qu'il aurait voulu beaucoup plus tardif, dans l'espoir qu'un évènement les mette à nouveau en présence. Pendant le trajet du retour, il imagina des prétextes futiles pour engager la conversation lorsqu'il reviendrait le lendemain et pendant toute la durée de son séjour.

Le jour suivant, il constata que les volets étaient entièrement recouverts de ce